

Histoire de la critique et faits divers

Pierre Hébert

Volume 18, Number 3 (54), Spring 1993

Littérature, folie, altérité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201060ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201060ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, P. (1993). Histoire de la critique et faits divers. *Voix et Images*, 18(3), 635–641. <https://doi.org/10.7202/201060ar>

Revue des revues

Histoire de la critique et faits divers

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Certains propos, apparemment échappés ça et là à travers l'histoire, prennent rétroactivement une valeur prophétique. Ainsi ces mots de Roger Duhamel :

Il est clair que n'existe pas encore ici une véritable critique universitaire. L'étude des textes, étude intrinsèque et extrinsèque, la comparaison des différentes leçons, l'analyse des variantes, la recherche approfondie des sources et des influences subies, les tentatives de littérature comparée, l'établissement définitif d'un texte, nous n'avons rien de tout cela¹.

La date de ce constat — 1951 — permet de mesurer le chemin parcouru, et il n'est point nécessaire de rappeler ici les entreprises qui

ont vu le jour depuis. Mais mesurer le chemin parcouru ne signifie pas seulement faire la liste des projets réalisés; mesurer doit être compris dans sa pleine acception qui consiste à apprécier, évaluer, classer, interpréter. Là encore, il est inutile de revenir sur les travaux qui se sont donné pour tâche de contribuer à une histoire de la critique; il est seulement intéressant de noter leurs titres symptomatiques, comme traverses, parcours, coups de sonde² et autres libellés qui pointent bien leur caractère de travail en cours. À cette fin, il se trouve que quelques articles parus récemment contribuent justement à cette entreprise de bilan de la critique.

L'insistance critique

Si on lui demandait de relever un cas exemplaire du parcours de la critique du vingtième siècle, au Québec, Robert Dion suggérerait à n'en pas douter celui d'André Brochu. Pourquoi André Brochu?

Ce critique retiendra particulièrement mon attention ici, parce qu'il se situe au confluent de deux traditions: l'une, celle de la critique esthétique, qui commence avec Louis Dantin et qui se poursuit jusqu'à nos jours; l'autre, celle de la critique universitaire, qui a pour lointain ancêtre Camille Roy, mais qui s'inaugure véritablement dans la décennie soixante avec Brochu, justement, et quelques-uns de ses contemporains [...] ³.

Robert Dion pose dans cet article le cas de Brochu en tant qu'itinéraire personnel et révélateur historique des deux tendances qui parcourent la critique, esthétique et universitaire; ce critique «occupe une position clef dans l'histoire de la critique: à la charnière de la critique esthétique ("mondaine") d'un Dantin et de la critique universitaire ("savante")», entre le savoir de l'écriture et l'écriture du savoir⁴. L'évolution critique, ainsi que la définit Dion, est manifestement duelle, antagoniste, polarisée par le discours de la vérité que veut tenir la critique savante et la vérité du discours propre à l'approche plutôt essayiste. André Brochu a d'abord commencé en élaborant le projet d'une critique savante — revoyons à cette fin *L'Instance critique* — pour intégrer progressivement, selon Dion, les méthodes savantes des années soixante-dix dans un projet personnel porté par l'écriture, pour «entrer en résonance avec tout ce qui est humain». De fait, cette insistance critique est ce qui donne au travail de Brochu des coudées si larges.

Cette étude de Robert Dion propose une synthèse convaincante, appuyée par un cas exemplaire, de notre expérience de la critique depuis le début du siècle⁵. Mais pourquoi ne pas profiter de cette occasion pour saluer la nouvelle formule de la revue où paraît cet

article, *Études littéraires*, qui inaugure ainsi sa vingt-cinquième année? L'on se réjouira en effet de ce que la revue ait assoupli sa facture en posant trois sections: études, analyses et débats.

L'un des pôles de la critique universitaire est certes bien représenté ces temps-ci par l'édition critique. Par ailleurs, le développement de cette voie de recherche savante appelle elle aussi une réflexion méta-critique, que nous propose Marcel Olscamp⁶.

En vérité, c'est tout d'abord une véritable petite histoire de l'édition critique au Québec que fait Olscamp, où sont abordées les principales étapes: la première en date, les *Poésies complètes* de Nelligan, par Luc Lacourcière, en 1952. Puis, la fondation du Centre de recherche en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, en 1958, duquel émaneront nombre d'éditions critiques. À ces jalons il faut ajouter, moment clef, l'inauguration de la «Bibliothèque des lettres québécoises» avec la parution des *Œuvres* de Saint-Denys Garneau. Est ensuite retracée l'évolution qui relie le colloque de l'Université Laval, en 1976, au projet toujours en cours de la «Bibliothèque du Nouveau Monde». Ce rappel, utile et succinct, est suivi d'une analyse serrée de la notion de texte de base: lecture utile pour qui voudrait voir s'affronter les différents points de vue sur la question.

Cependant, l'essentiel est à venir, puisque les enjeux et les débats soulevés par les pratiques actuelles sont abordés en fin d'analyse par Marcel Olscamp. J'en signalerai deux. En premier lieu, étant donné que selon Olscamp nous nous intéressons depuis assez peu de temps à notre histoire littéraire, nous sommes contraints par la voie de l'édition critique d'essayer de tout faire en même temps; voilà pourquoi nous pratiquons l'édition critique «maximale» qui oblige à essayer de tout faire plutôt que d'asseoir l'édition critique sur des études préalables. En un certain sens, nous aurions mis la charrue avant les bœufs, l'histoire du texte avant l'histoire de l'auteur, des formes littéraires, du livre, de l'institution. En second lieu, nous sommes engagés dans une voie à tout le moins problématique de consécration hâtive où l'édition savante semble se placer au début du processus de légitimation plutôt que, comme c'était le cas traditionnellement, à la fin.

Pour cette dernière raison, mais dans un certain sens pour la première aussi, nous sommes contraints «à pratiquer une textologie assez audacieuse, nouvelle en ce sens qu'elle inverse le processus séculaire de la philologie⁷». Marcel Olscamp montre bien comment cet historique et les débats qui l'accompagnent soulèvent, en sus des problèmes philologiques, des questions essentielles sur la philosophie de la littérature.

Un autre versant de cette histoire de la critique qui est abordé par plusieurs articles touche, cette fois, l'histoire d'une théorie plutôt que celle d'une pratique. Cette théorie, c'est celle de la pragmatique, dont l'un des lieux d'exercice prospères a sans contredit été le texte poétique. Joseph Bonenfant refait cette route plutôt inattendue qui mène de la Bible à l'étude de quatre poèmes de Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud et Miron, en «mode comparatif». Cependant, avant d'aborder ces quatre textes, il s'interroge «sur les faits et circonstances qui ont entraîné une "science générale" de la communication littéraire⁸». C'est de là qu'est posée la définition du rôle de la pragmatique dans le cadre général de l'analyse du texte poétique.

Cet itinéraire d'une méthode et de ses possibilités, déployées ici dans des analyses éclairantes et fines, ouvre en fait une interrogation fondamentale dans l'évolution de la critique actuelle: «Conscience, horizon, approche sont autant de désignations heuristiques destinées à présenter la pragmatique littéraire non comme une science nouvelle, mais comme la nécessité d'un regard différent pouvant inciter à une lecture plus attentive des faits d'énonciation⁹.»

Quels sont les sens possibles de cette ouverture? Ils sont nombreux, mais ce qui émerge en l'occurrence, ce semble être une entreprise d'arrimage entre les diverses méthodes. L'élan des approches critiques, leur conflit durant les années soixante-dix, semble s'orienter désormais vers un effort de jonction entre celles-ci. Les territoires ont été marqués et l'essentiel peut désormais apparaître: la conquête du texte, du livre. L'attention portée aux structures narratologiques, aux phénomènes d'énonciation, aux conditions internes et externes de réception, aux médiations institutionnelles de communication, parmi quelques exemples possibles, sont en train d'entreprendre un dialogue tout en respectant leur dialecte propre. La connaissance de la littérature ne peut qu'y gagner.

Genres

M^{sr} Bruchési doit se retourner dans sa tombe; en tout cas, il ne doit pas être particulièrement fier du numéro de *Tangence*¹⁰ qui porte sur le fait divers. Il faut savoir que l'évêque de Montréal détestait que les journaux fassent état de faits divers scabreux ou morbides, et que c'est justement ce qui sert d'ancrage au numéro en question. En effet, le court récit d'un drame familial relatant le massacre d'une famille par un adolescent permet à huit «courageux analystes» (*sic*), par le recours à des méthodes diverses, d'autopsier ledit fait divers. Les trois premiers articles (Sylvie Dion, responsable du numéro, Gaston Lillo et Rita De

Grandis) proposent une vision plus générale du fait divers; les cinq autres (Jocelyn Létourneau¹¹, Christian Vandendorpe, Louise Milot, Edmond Cros et Simon Harel) s'engagent dans des lectures plus fines.

Sur un mode moins réduit mais tout de même mineur en ce qui a trait au genre, le numéro suivant de *Tangence*¹² traite de fiction policière. Mais attention: le polar est envisagé ici en tant que forme qui s'immisce dans le roman d'aujourd'hui. C'est en d'autres mots d'une double rupture dont traite ce numéro: rupture intragénérique, le roman policier se fondant sur une «rupture dans le tissu social», et rupture intergénérique, puisque ce genre métisse les formes. En ce qui a trait au domaine québécois, Pierre L'Hérault, Renald Bérubé et Bertrand Gervais proposent des lectures de récits récents, exception faite de Renald Bérubé qui se penche sur *Agaguk*.

On ne peut manquer de souligner le biais de *Tangence*, qui se distingue manifestement par sa fréquentation des questions liées le plus souvent à une perspective postmoderne. Et cela est bien, il va sans dire, car cette revue occupe ainsi un lieu de réflexion important et unique.

Une dernière indication sur des numéros portant sur des genres, plus précisément sur *Présence francophone*. Voilà bien une revue qui continue de baliser un champ de recherche que peu de revues fréquentent au Canada. Son interruption, il y a quelques années, privait tous ceux qui s'intéressaient aux littératures francophones, et en particulier aux corpus maghrébin et africain, d'une tribune indispensable. Je signale ainsi le plus récent numéro, qui porte sur «Le roman négro-africain¹³»; en prime, ceux qui s'intéressent à la sociologie de la littérature pourront lire une chronique régulière, «L'observatoire de l'édition», inaugurée au numéro précédent. Ici, il y est question du livre et de l'imprimé au Madagascar.

Auteurs

Voilà bien, comme troisième volet de ce parcours de quelques articles récents, une section qui ne se prête à aucune perspective homogène. Le cas est encore plus flagrant en ce qui a trait à un numéro de *Dalhousie French Studies*, qui porte sur le récit québécois depuis 1980 et qui traite, en quatorze articles, d'une variété de points de vue et d'auteurs. Gilbert La Roque, Madeleine Monette et Jacques Poulin ont droit à deux entrées, mais la diversité de l'ensemble est fort bien présentée par les deux responsables du numéro, Irène Oore et Betty Bednarski:

Nous avons été surtout frappées par certaines préoccupations récurrentes, tant au niveau des textes étudiés qu'au niveau de l'interrogation critique;

fascination du «je» et de ses doubles, et examen des différentes formes de représentations textuelles du «je»; déconstruction du discours masculin et du discours unitaire; remise en cause de l'identitaire. De telles préoccupations conduisent inévitablement à une réévaluation profonde de la figure du marginal, de l'américanité québécoise, de la position du minoritaire¹⁴.

N'oublions pas toutefois nos prédécesseurs, et Alfred DesRochers est sans doute l'un de ceux qui a le plus marqué les années trente: Richard Giguère analyse toute la question du rôle joué par DesRochers comme animateur littéraire et soumet des hypothèses intéressantes quant au fait que ces activités fébriles n'aient pas eu de suite¹⁵. Cette étude appelle opportunément une relecture des années trente.

Enfin, puisqu'il est question d'auteurs, c'est la présence de Hubert Aquin qui s'impose encore. L'essentiel de *Horizons philosophiques*¹⁶ s'inscrit autour d'un thème clair: «La fatigue culturelle du Canada français». Des écrivains et des philosophes se penchent sur le texte célèbre de Aquin, écrit en 1962. À lire, et à méditer...

1. Roger Duhamel, «La critique et le critique», *Nouvelle Revue canadienne*, vol. I, n° 2, 1951, p. 30. Cette citation est tirée de l'article de Robert Dion dont je parlerai plus loin.
2. On pensera ici à Jacques Allard et Robert Giroux; et la dernière expression est tirée de la présentation des actes du colloque de Kingston sur la critique littéraire publiés par Annette Hayward et Agnès Whitfield, *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 15.
3. Robert Dion, «Critique universitaire et critique d'écrivain», *Études littéraires*, vol. XXV, nos 1-2, été-automne 1992, p. 194.
4. *Ibid.*, p. 202.
5. Je note *in extremis* une nouvelle parution du même auteur sur le même auteur, complément, donc, qui apparaîtra ici tout à fait opportun: Robert Dion, «Les stratégies cognitives dans *L'Instance critique* d'André Brochu», *Protée*, vol. XXI, n° 1, hiver 1993, p. 102-108. J'aurai sans doute l'occasion, dans une prochaine chronique, de parler de ce numéro qui s'intitule «Schémas».
6. Marcel Olscamp, «Un pari institutionnel: l'édition critique au Québec», *Études françaises*, vol. XXVIII, n° 1, automne 1992, p. 133-170. Cet article accompagne par ailleurs un ensemble d'études regroupées autour de la thématique «La leçon du manuscrit».
7. *Ibid.*, p. 164.
8. Joseph Bonenfant, «Pour une lecture pragmatique de la poésie», *Études littéraires*, op. cit., p. 65-82. La thématique de la section «Études» de ce numéro porte d'ailleurs sur la pragmatique.
9. *Ibid.*, p. 71.
10. *Tangence*, «Autopsie du fait divers», n° 37, septembre 1992.
11. Je signale en passant un autre article de Jocelyn Létourneau qui traite d'un autre fait, moins «divers», celui de la grève de l'amiante à Asbestos, en 1949. Ce fait social est étudié dans une perspective de mise en intrigue. Cette étude s'inscrit dans une section de *RS/SI* s'intitulant «Le langage, l'histoire et l'idéalisation des faits», vol. XII, nos 1-2, 1992.
12. *Tangences*, «Fiction policière et roman actuel», n° 38, décembre 1992.

13. *Présence francophone*, «Le roman négro-africain», n° 41, 1992.
14. *Dalhousie French Studies*, n° 23, automne-hiver 1992, p. iii.
15. Richard Giguère, «Alfred DesRochers, animateur littéraire et culturel des années trente et quarante», *Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 1, automne 1992, p. 3-12.
16. *Horizons philosophiques*, «La fatigue culturelle du Canada français», vol. I, n° 3, automne 1992. Sur Aquin, voir aussi Claudie Gagné, «Marge et marginalité comme modes du discours chez Hubert Aquin», *Tangence*, n° 37, septembre 1992, p. 107-116; Marilyn Randall, «Contexte et cohérence. Essai de pragmatique littéraire», *Études littéraires*, *op. cit.*, p.103-116.